



Flores 2005

Flores, Sumba, Komodo, Rinca, Bali

Selamat Pagui!

C'est donc le départ tant attendu. Notre appart est sens-dessus-dessous. La concurrence entre produits de nettoyage, panosses, brosses, éponges et habits, médicaments, appareils photo et palmes est rude! Le ballon de volley s'est fait tout plat pour l'occasion! Les hautes piles de bouquins auront pour double mandat de nous distraire une fois arrivés et de prendre en charge notre préparation physique pendant les trajets sac au dos... Sur ce point d'ailleurs, pas de soucis, même les haltères sont de la partie... si on progresse bien cet été, on passera aux pavés l'an prochain puis à l'enclume à l'horizon 2007, Paris 2012 n'a qu'à bien se tenir! Il faut dire que nos sacs nous semblaient bien légers, alors un rien rassure!



Lufthansa nous prend en charge dès Genève et on occupe tant bien que mal les 6 heures d'attente à Francfort, aéroport décidément bien austère mais qui possède sur ce plan une belle marge de progression si on le compare à celui d'Amman en Jordanie... A part des Tax Free aux étalages identiques, des sièges à l'inconfort savamment étudié pour étouffer dans l'oeuf toute velléité de sieste et des bornes internet payantes, nada! On embarque enfin dans un 747 bondé, 52e rang je vous prie, plus loin, c'est les WC et le vide...

397 tonnes au décollage, cela correspond à pas moins de 400 éléphants, fussent-ils roses et ailés, ça m'impressionnera toujours... Plus de 400 personnes sont entassées ici, certaines plus que d'autres. Un grand brun à lunettes et mise en plis impeccable tente de faire entrer son sac à dos obèse dans un coffre à bagages à l'évidence au bord de l'asphyxie.... Au premier coup d'oeil, il est clair qu'il y a incompatibilité entre les deux volumes en présence, à moins de lyophiliser le tout. Il insiste de longues minutes avec le succès que l'on devine et une hôtesse compatissante finit par lui embarquer son sac et le glisse sans problème dans le casier d'à côté! 'fallait y penser... Un peu plus loin, c'est un petit blond qui enfourne ses affaires dont un casque viking avec des cornes (non, je ne délire pas)... si j'avais su, j'aurais emporté mon fidèle cor des Alpes...

Breve analyse du catalogue TaxFree à bord... outre les articles habituels, on trouve du chocolat Milka et des iPod... A ce propos,, si vous possédez un de ces baladeurs musicaux, il vous arrive certainement d'être excédé par la propension des écouteurs à s'emmêler à la moindre occasion. Sur les modèles récents, on trouve une petite tirette qui navigue des haut-parleurs blancs à la jonction des câbles. Au moment de ranger vos affaires, glissez la tirette proche des écouteurs, ils ne s'emmêleront plus...!

Les hôtesse de la compagnie allemande en tailleur bleu fonce et chaussures "à la Minnie" nous servent nos plateaux-repas. Je me fais agresser par un bouchon de Coca-Cola qui joue à Veuve Cliquot, puis c'est au tour du jus d'orange versé un peu brusquement de s'émanciper de son gobelet plastique, un éventail de tout le doigté teuton en quelques secondes... mon instinct de conservation m'incite à remettre mes envies de café à une date ultérieure...

Quelques insomnies ébouriffées plus tard, on nous sert le petit déj, régime cerises tant pour le yogourt que pour l'échantillon de confiture; une omelette aux allures de pudding anglais partage son biotope d'aluminium avec quelques champignons de Paris et une sauce tomate qui donne un peu de vie à l'ensemble.

L'escale de Singapour est plutôt agréable; l'aéroport Changi, moqueté de toutes parts, est très calme, des fauteuils confortables dans tous les coins, des accès internet gratuits un peu partout. Un bistrot nous sert d'excellents cafés pour faire face aux premières attaques de paupières. On finit par se mettre en retard, les haut-parleurs de l'aéroport nous réclament, c'est bon de se sentir importants! On embarque les derniers, 20e rang, on se réjouit d'être un peu devant... il n'en sera rien, c'est juste l'avion qui est moitié plus petit... Garuda nous sert nos premiers délices indonésiens... poulet bouilli, légumes bouillis, pâtes de riz bouillies, un festival pour les sens...

La nuit tombe sur Bali, l'avion atterrit (ça vaut mieux que le contraire) on arrive au bout de nos 25 heures de trajet. On marchand notre taxi, on nous attend à Keke Homestay, même une blatte nous souhaite la bienvenue ... on se sent vraiment à la maison...!

Demain matin, départ par avion pour Maumere, capitale de Flores, puis on poussera pour Wodong, encore plus à l'est...

Ankermi cottages, Wodong, Flores – 05.07.05

Aujourd'hui c'est jour de repos après un début de voyage bien rempli. On prend le temps de profiter de notre guesthouse à la Robinson Crusoë au bord d'une plage de sable noir. Les crabes du coin imitent à merveille les taupinières de nos pâturages. Si la taille des bestioles est proportionnelle à celle de leurs trous et monticules, il doit y avoir de bien belles pièces ... Je vois d'ailleurs mal un crabe de deux centimètres de diamètre se fabriquer un terrier de quinze, la nature est généralement plus économe... Après un p'tit déj de bananes, papayes, fruits de la passion, pastèques et pancakes au miel, un pêcheur nous embarque sur son hors-bord à moteur diesel chinois et coque de bois. Premier arrêt snorkelling, on apprécie l'excellente santé des coraux à la variété infinie et aux couleurs éclatantes ainsi qu'un tombant impressionnant dont on ne voit que du bleu foncé. Un peu plus loin, on accoste sur Pulau Babi pour le repas de midi. Tournée générale de nasi goreng et eau plate sur une longue plage de sable blanc rien que pour nous. Plus loin, quelques pêcheurs sont revenus vivre sur l'île dont la population a été réduite à néant en 1992 suite au tsunami qui a dévasté la côte nord de Flores.

Le tremblement de terre originel avait rasé Maumere, capitale de l'île, provoquant des milliers de morts. Les survivants de Pulau Babi, pêcheurs en mer ou paysans à l'intérieur des terres ont déserté l'endroit et fondé un nouveau village sur Flores. Aujourd'hui, ils construisent des bateaux.

Pour le souper, on avait commandé du poisson. Nouvelle surprise, les plats servis sont somptueux et copieux à l'excès. Cuisinés par le patron, red snappers et thons frais se disputent l'espace vital de nos assiettes de bois. Sur un lit de feuilles de bananier, petites pommes de terre grillées, salade de tomates, échalotes et jus

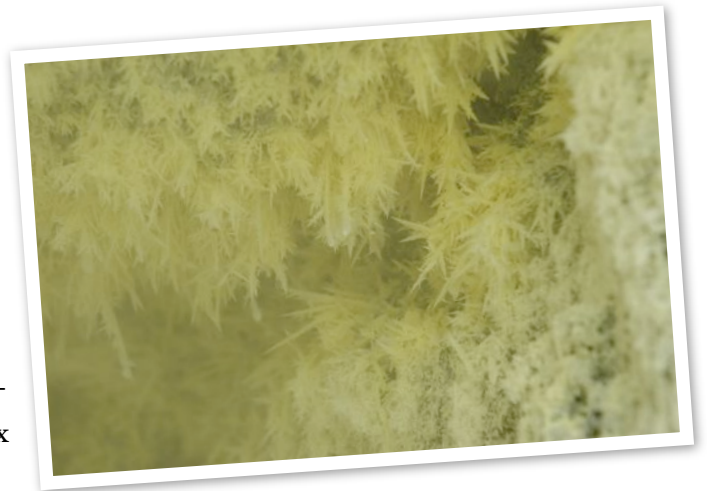
de citron vert, aubergines naines sautées et avocats... le choc n'en est que plus grand quand on compare avec l'entrée principale de l'endroit qui donne à penser qu'on a affaire à un village abandonné... On se force pour finir nos assiettes, pas besoin de dessert aujourd'hui!

06.07.05 - Cinq heures trente, le réveil sonne. Aujourd'hui, on a choisi de gravir les pentes du Gunung Egon. Après un p'tit déj rapide, un bemo nous emmène au point de départ de notre ascension, un lit de rivière



asséché, envahi de lianes et de feuilles gigantesques; la végétation est si dense qu'il y fait presque nuit. Les troncs vermoulus d'arbres centenaires nous barrent la route, on progresse péniblement sur une pente escarpée, les cours d'eau n'ayant pas pour réputation d'emprunter les chemins de traverse mais bien plutôt de rechercher la voie la plus courte entre tout en haut et droit en bas... Mille mètres plus haut, c'est le cratère. La forêt se raréfie enfin, de gros blocs noirs

se partagent les herbes sèches avec les troncs calcinés, couchés ou encore debout. Le feu a dépouillé les arbres de leur écorce, squelettes gris aux bras nus, sur lesquels poussent encore quelques feuilles, envers et contre tout. On monte encore, la végétation disparaît et fait place à un pierrier instable. Un pas en avant, deux en arrière, on a le sentiment de marcher sur un parterre de biscuits sablés. A plus de 1700 mètres, c'est enfin le cratère. "Le monstre aux entrailles aérophagiques nous embrasse de son haleine fétide" (formule empruntée à un roman bon marché...), c'est ici que l'on choisit de pique-niquer : fruits, tranches de pain de mie, biscuits salés, Bombard n'a qu'à bien se tenir. Nous sacrifions à la coutume héritée du Bromo, et laissons en offrande un bouquet confectionné pendant l'ascension. Le monstre bienveillant nous exprime sa gratitude par un rot sulfurisé saturé à souhaits. Quel meilleur endroit pour fêter un anniversaire! Je reçois de mes filles deux nouveaux bracelets brésiliens couleur de feu.



De pierriers en éboulis, on foule le sol du cratère. Les cendres et l'eau se mélangent en une bouillie lisse aussitôt craquelée par les rayons brûlants du soleil, un véritable Sahel volcanique.

Huit bouches expulsent des gaz brûlants dans un bruit qui évoque celui de rapides ou de chutes d'eau. Les effluves se faufilent par les moindres interstices, créant au passage de superbes cristaux jaunes, comme sait en faire le gel chez nous les nuits de brouillard et de grand froid.



Le chemin du retour est à peine moins pénible. Arrivés à la route, on espère un bemo qui ne viendra jamais. Nous sommes sauvés par des motos providentielles qui nous transporteront jusque chez nous. Sans elles, nous ne serions pas rentrés de jour !

Décrassage complet à l'eau froide pour éliminer sueur, cendres et éradiquer toute trace olfactive d'oxyde de soufre. On se fait beaux pour le souper et voilà qu'un gâteau d'anniversaire surgit de nulle part, avec des bougies je vous prie ! Claudia et Kermi, tenanciers du coin, ont tout manigancé en cachette! Trop sympa ! On soupe devant la mer et tout le monde se couche sans demander son reste. On dort du sommeil du juste, même si les matelas se résument à une couche théorique de mousse écrasée qui ne laisse rien ignorer de l'anatomie du sommier, une natte de bambous sur des lattes en bois !

07.07.05 - Ce matin, on visite le marché de Geliting, petit village entre notre Wodong et Mure, sur la route de Larantuka. Tous les villageois de la région s'y retrouvent pour vendre ou acheter leurs coqs (35000 roupies = 4.50 CHF), riz de toutes les couleurs, poissons et tortues dépecées, noix de bétel, tabac, légumes, sarongs, schlapes ou casseroles... L'atmosphère est étouffante, on se prend la tête dans les ficelles des bâches -on est un petit peu trop grands pour l'endroit- on crée des embouteillages à chaque arrêt, les portraits pittoresques ne manquent pas. Les

gens sont comme partout, sympathiques et souriants. Cendrine joue à coco-bidet avec une fillette qui n'en revient pas et qui est tout sourire. C'est très vite l'attroupement !

Après-demain, on entreprend la traversée de Flores, avec comme prochaine étape, Moni, petit village au pied du Kelimutu, volcan aux trois lacs. C'est pas sûr qu'il y ait internet !!!



Moni

C'est devant une tasse de bubur kacang hijau que les premières lignes en provenance directe de Moni sur les pentes du volcan Kelimutu vous parviennent. Cette spécialité locale qui oscille entre la boisson chaude, le repas complet et un remède anti-diarrhéique, a pour base du lait de coco, du sucre de palme, des lentilles, des billes de gelée, et des morceaux de pulpe de coco bien gluante. Pour vous situer visuellement la chose, on est proche du frais vomé, tant en température qu'en apparence... il n'y a finalement que l'odeur qui surprend agréablement. J'aurais dû lire toute la recette au lieu de m'arrêter au lait de coco ! Notez, ça colle plutôt bien à l'endroit tant le village de Moni est resté sale et à la limite du salubre.



A nos filles, on avait promis l'Arwanti, les seuls bungalows potables du trou, mais tout est occupé. Selon nos prévisions les plus pessimistes, on se retrouve donc dans les bidonvilles de chez Maria, où rien n'a changé



depuis des lustres, sauf les matelas nous dit-on. Les murs sont plus pelés que jamais, le jardin toujours aussi misérable, les toilettes turques encore plus sales, la douche encore plus rouillée ! Nous qui pensions avoir atteint des sommets crasseux lors de notre premier voyage, on se trompait d'au moins quatre ans ! Et on peut imaginer sans trop de risques de se tromper, qu'un bel avenir insalubre se profile encore à l'horizon. Nous, on est sûrement des acharnés de la patte qui gratte et du Meister Proper, mais ici, aucune catelle n'a à redouter la moindre griffure due au nettoyage,

neuves comme aux premiers jours, sous leur couche protectrice de poussière et de crasse... ici, on sait entretenir!

Comme pour donner corps à nos craintes les plus viscérales, nous sommes reconnus du premier coup d'oeil par Maria. Poignées de mains, sourires, exclamations, "comme vous avez grandi". Nous aurons donc les mêmes chambres qu'il y a quatre ans. Mes femmes sont moralement au plus bas, dépitées par tant d'infamie du sort ...

On s'enfuit au restaurant de l'Arwanti pour se consoler d'un pineapple juice... manque de bol, le mixer est cassé, il n'y a plus d'électricité et l'eau est coupée ! Voilà qui va arranger nos affaires ! Dans la cour, une ribambelle de gamins entourent une grand-mère à la bouche sanguinolente de bétel, les bus surchargés de locaux redescendent la route en provenance d'Ende, des chèvres sous les sièges, des cochons dans le couloir, muselés car ça peut être vachement carnivore pour les mollets, quatre gars aguillés à la porte ouverte, six autres sur le toit du bus, à se prélasser sur des bagages ficelés comme des rôtis. Le village est plus animé que jamais, les vieux dégustent la même bouillie que moi pour d'évidentes raisons odontologiques... à une vieille dame rencontrée plus bas dans le village, il ne reste qu'une dent sur le devant, même pas de quoi coincer une paille ou une cigarette au clou de girofle.

Lundi c'est jour de marché. Les couleurs, les odeurs et les bruits, rien n'a changé. On retrouve notre vendeur d'ikat au même endroit, pratique pour lui donner la photo qu'on avait prise de lui quatre ans plus tôt.

Le lendemain, on se lève à trois heures et demie pour admirer le lever du soleil sur le triple cratère du Kelimutu. On en profite un maximum car la brume se lève déjà... au moins on ne souffrira pas trop de la chaleur pour la descente. On retrouve le même sentier, les mêmes petits chevaux dans les broussailles, le même village et les mêmes tisseuses... Nouvel échange de photos, on nous offre un thé bien sucré, on laisse quelques biscuits que la grand-mère est ravie de grignoter. On continue dans la poussière des petits sentiers, à travers les cultures de maïs et les rizières vert tendre.



Sumba

Changement de programme. On part pour Waingapu, sur l'île de Sumba, histoire d'accrocher une nouvelle île à notre chapelet ! Pour ce qui est des nouvelles... mystère, on ne sait pas vraiment ce qui nous attend, on nous a juste fait envie avec quelques récits de mégalithes et de plages de sable blanc ! On prend donc le bateau rapide pour quatre heures de traversée en first class je vous prie ! Y'a sûrement juste pas les cochons et les chèvres, seulement les poules !

Avec notre guide John qui sera notre sésame pour ouvrir toutes grandes les portes des villages traditionnels de Sumba, nous partons à la découverte de l'est de l'île.

Notre voiture fend l'air à un bon trente km/heure de pointe au milieu d'une végétation qui a tout de la savane. Ça et là quelques moutons et vaches regardent médusés leur maigre pitance, qui n'a qu'un lointain air de famille avec l'herbe verte du pays de Heidi. On s'arrête à un marché pour



faire nos emplettes du parfait petit chiqueur, noix de bétel, siri et poudre de corail ... Il est en effet de bon ton d'offrir ces délicats présents au Kepala Desa (chef du village) et de déposer une obole dans le livre des visiteurs, bien rares en cette saison. Les enfants sortent de partout, chacun avec un ikat à vendre. On nous explique la symbolique du coq, du cochon, du crocodile et de la tortue, on vous fera un dessin plus tard. Les maisons en bambou, bois et toits de palmes sont énormes et hébergent plusieurs familles. Au

centre de la bâtisse, un feu, la cuisine commune. Les trois étages ont des fonctions différentes : le rez pour les cochons, poules et chiens, le premier pour les humains, et le troisième pour les esprits, le marapu. De l'extérieur, c'est la partie pointue du toit qui héberge la fortune des ancêtres qui reposent dans un tombeau au milieu du jardin. Si la tradition perdure, le progrès s'immisce : nombre de mausolées sont maintenant en béton armé, meilleur gage de longévité pour l'avenir, alors que les carrelages de toutes teintes égaient les monuments. Cela les rend en outre plus confortables puisqu'utilisés par



les mortels comme du mobilier de jardin : les enfants y jouent, un



homme s'y repose, pas encore pour l'éternité, une maman donne le sein à son bébé. Plus loin dans le village, une superbe vieille dame à la peau de papyrus file du coton, pas mauvais en la circonstance. La pelote prend forme dans ses mains habiles, gestes maintes fois répétés tout au long d'une vie. Elle est bien étonnée de se voir sur l'écran de l'appareil numérique, elle se prend au jeu des poses, tout

sourire, on se remercie réciproquement, tout le monde rit.

Dans le village suivant, c'est un tombeau en construction qui occupe les âmes. Un tailleur sur pierre, bâti comme une pyramide inversée, taille le calcaire à coups de hache, d'autres déplacent le bloc de quelques centimètres à l'aide d'un palan, la cérémonie a lieu fin août...

De retour au marché, à l'heure où la lumière se fait chaude. Ce n'est plus l'affluence du matin, mais les marchands sont toujours là. Tout est très calme, chacun prépare la journée du lendemain. Une femme trie son riz à l'aide d'un large panier plat illuminé par le contre-jour. De la poussière s'envole, ses cheveux s'enflamment. On échange un paquet de sucre contre quelques images. Du coup, tout le monde veut être pris en photo et se voir tout de suite... Le marché qui somnolait reprend vie tout à coup !



Pour le souper, on voulait du poisson. On nous conseille le port. Autour de la grande place, les cuisines s'installent. On décharge la marmaille et les casseroles, les vieux et le poisson. Les grills rougeoient bientôt dans la nuit. En attendant, des poissons multicolores figés par la glace perdent leurs écailles à petits coups de brosse métallique, se font trancher les nageoires à la machette et offrent leurs entrailles à la mer ou aux rats qui montrent déjà un peu plus que le bout de leur queue. On choisit nos deux beaux poissons, on patiente

de quelques mais grillés et d'un jus de citron chaud. On a bien fait d'attendre... jamais poisson ne fut meilleur, tendre, juteux et épicé à souhait. On se régale, tant qu'on en commande un troisième !

Pour le retour, on pense prendre un bemo, comme pour l'aller. C'était sans compter qu'ici ces minibus ne circulent que peu la nuit ! On marche ... Tiens, en voilà enfin un, qu'on arrête. En fait c'est une maman avec ses deux enfants qui se propose de nous rapatrier. Et jusque dans la cour de l'hôtel, je vous prie !

Le lendemain c'est l'ouest de Sumba que l'on explore. On prend toutes nos affaires, car on se fera déposer à Waikabubak. On quitte l'aridité de l'est balayé par les vents australiens pour le vert ouest. On marche un moment dans la forêt, on rencontre quelques beaux spécimens à huit pattes, puis on rend visite à la plus grosse pierre tombale de Sumba, un bloc de 70 tonnes apporté ici par mille hommes et recueillant la dépouille du dernier roi local. On discute un long moment, on se commande deux noix de coco en provenance directe de l'arbre d'à côté qu'un gamin de dix ans grimpe avec agilité. Des cornes de buffle monumentales ornent les portes de la maison, celle de gauche pour les femmes, les hommes prendront celle de droite. Le fils du roi nous accueille avec ses deux épouses et ses onze enfants.

Après un périple de 136 km, avalés en à peine 6 heures (je vous laisse calculer la moyenne), on arrive à Waikabubak, pays des chiens hurlleurs. On comprend mieux pourquoi ils finissent à la casserole... d'ailleurs j'en ai goûté !



On s'installe dans notre petit hôtel avec jardin central. C'est simple, reposant. C'était sans compter l'ambiance nocturne des conversations jusqu'à pas d'heure qu'on se demande ce qu'ils peuvent bien se raconter, une souris dans la poubelle qui tente désespérément d'en sortir en faisant un raffut du tonnerre, la prière du muezzin à 4h30 du matin quand on avait juste commencé à s'endormir... Inutile de chercher le sommeil ici, on décide d'aller à la plage !



On loue deux motos et en route pour Pantai Rua, un plage de sable blanc, déserte, battue par les vagues du grand océan et un vent infatigable. On prend confiance sur une belle route, qui pourrait presque être neuve, mais on ne tarde pas à zigzaguer entre les nids de poule et à affronter les réalités caillouteuses des chemins d'ici.

On trouve un coin à l'ombre, on tente d'étendre nos sarongs aussitôt recouverts de sable et je commence à dépecer les poissons achetés le matin-même au marché sous les yeux médusés (mais pouvait-il en aller autrement)

des pêcheurs et des clientes tandis que mes vestales tentent désespérément d'allumer quelques brindilles. Après quelques essais infructueux, cela crépite pour de bon. Amandine a trouvé des supports, on peut mettre griller nos filets lavés à l'eau de mer. L'aventure est délicieuse! On a brillamment réussi notre permis de naufragés !



Le lendemain, mes femmes veulent changer de plage et visiter Pantai Marosi. On se rend donc au marché qui fait aussi terminal de bus et dépôt communal. En fait de bus, on grimpe dans un camion, ce qui donne tout de suite une idée de l'état des chemins qui nous attendent. On part à l'heure, ce qui est rare par ici, car les transports publics partent plutôt à plein. On fait le tour du pâté de maisons et on se renfile dans les encombrements du marché ... je me disais aussi ... Pour le dîner, on a fait nos emplettes : douze mandarines pour 1.30, deux immenses papayes pour 26 centimes et un stock de bananes frites pour que nos filles ne tombent pas d'inanition devant telle frugalité.

Second départ, trente minutes plus tard. Pour de bon cette fois car ils ont fermé la ridelle arrière. Toutes les planches sièges sont occupées, alors on rouvre la ridelle que l'on maintient horizontale à l'aide de cordes, on la leste de deux gros sacs de riz sur lesquels prennent place d'autres voyageurs...

La route est belle, des troupeaux de buffles broutent aux abords des décharges à ciel ouvert, des enfants jouent dans le pré (...au!) de l'école. La route se détériore insensiblement et tient finalement toutes ses promesses. On nous dépose au bout d'un chemin vers deux maisons de bambou. Les plus jeunes accourent, les plus vieux claudiquent pour observer l'aubaine du mois, toute une famille de blancs... Dans le domaine tribal, on n'avait encore jamais été aussi loin... Le chaudron n'est pas loin, je le crains! Contre toute attente, on accède à la plage sans encombre, superbe et toujours aussi déserte, protégée par une barrière de corail sur laquelle viennent se fracasser des vagues énormes. Pas de mini magasin à l'horizon, je demande dans mon bahasa indonésien le plus



châtié si on peut trouver de l'eau potable. On nous propose en retour des kelapas (noix de coco) qu'on achète de très bon coeur. Peu après, le jeune gars débarque avec pas moins de quatre fruits fraîchement cueillis. Il nous les prépare à la machette, un vrai régal assis dans le sable.

14 heures, c'est déjà l'heure du retour. Le camion, ponctuel comme nos CFF ne savent plus l'être, prend la route. S'autorisant une petite folie, le chauffeur coupe à travers champs, puis à travers forêt de cocotiers. On approche dangereusement d'une rivière au lit presque asséché, on y tombe même ... c'était voulu, car nous remontons le courant pour aller charger du sable! Pendant la saison sèche, le fond de la rivière est en effet exploité pour la construction. Grand démontage du camion, on enlève bagages, roue de secours, bancs et dossiers, et quelques gars pelles en main, commencent à charger les quatre mètres cubes qui attendent. Après une bonne demi-heure de sueur, on réinstalle les planches, on recharge passagers et bagages et on repart avec quelques tonnes de sable sous les fesses.



Ende

Après ces aventures “sumbawesques”, nous voilà de retour sur Flores pour la suite de notre voyage.

Pour ce mail, j'ai opté pour un ton plus dépouillé, moins trépidant en événements marquants mais plus axé sur la description minutieuse, dans la lignée des grands maîtres incontestés en la matière que sont Flaubert et Stendhal, tant il est vrai qu'il n'en fallait pas tant à Madame Bovary pour avoir les sens dessus dessous et qu'on a peu de chances de voir un jour Bruce Willis dans la distribution de Le Rouge et le Noir...

Or donc vous entrez de plein pied dans notre chambre de l'hôtel Ikhlas! Par l'entrouverte porte des toilettes, on entend le jet furieux du robinet d'eau remplissant le mandi, un bassin carré qui ressemble à une minuscule baignoire de 50 centimètres de côté et le vrombissement aux accents de coléoptère du ventilateur plafonnier. Non loin de là, c'est la mosquée qui manifeste sa présence par de répétitifs «Allah ou akhbar» pour ceux qui n'auraient pas bien compris avant et quelques autres versets que je décède plus laborieusement...

J'interromps un instant, je dois aller fermer le robinet, le mandi déborde...

La chambre est carrelée de blanc (pour son côté pratique je présume) et bordée d'une plinthe rouge sombre. Les murs ont eu été blancs mais ils portent les stigmates des violents combats opposant moustiques et locataires des lieux. A côté de l'entrée, l'interrupteur blanc est franchement gris foncé, comme les traces de doigts tout autour, témoignages d'hygiènes diverses et chancelantes. La fenêtre délicatement grillagée de jaune pâle et ornée d'un rideau à motifs sinusoïdaux bordeaux nous protège des regards indiscrets (et ils seraient vite nombreux). La tringle le supportant est acrobatiquement fixée au mur par du scotch d'emballage brun marron, tout comme certains galets arrachés d'ailleurs. Le plafond de plaques ex-blanches a vécu de nombreuses saisons des pluies et c'est au néon traditionnel que l'on doit notre inimitable teint de momie poussiéreuse... Le mur de droite arbore une prise électrique descellée et jaunâtre sur laquelle est branché le ventilateur tournant qui, détail cocasse, fonctionne parfaitement sans qu'on ait quoi que ce soit à lui reprocher, pourvu que ça dure! Entre eux deux, un tableau représentant une maison de bambou au bord d'un lac bleu, entouré d'arbres au feuillage vert printemps et rose fuchsia... A côté, un miroir presque propre puisqu'on peut même se voir dedans avec un cadre de bois massif sculpté noir. Les deux lits sont diamétralement opposés dans leur disposition et gémissent au moindre clignement de paupière... ici, on dort...! Ils sont séparés par une table de jardin en plastique blanc jauni par le temps qui accorde parfaitement avec la chaise, de jardin elle aussi, et la poubelle à bascule. Droit devant, on accède à la salle de bain bleue. Le sol est carrelé de planelles lignées rouges à l'origine, moins maintenant. Les toilettes modèle «enfant» ont un couvercle, ce dont nous nous faisons une fête car cela n'a pas été souvent le cas jusqu'ici. Certes, il est bien terne, griffé et ne tient plus que par une vis chétive, mais quand même, c'est notre couvercle...! A ses côtés, le mandi, une sorte de mini piscine pour Barbie parée de carrelage bleu et alimentée par un robinet qui ne goutte pas, un autre détail qui prend toute sa valeur quand on tente de fermer l'oeil entre deux appels à la prière et les plaintes de coqs insomniaques... Les fenêtres sont recouvertes de moustiquaire maintenue par le même scotch d'emballage brun, question d'unité chromatique je suppose. A la hauteur du mandi, une ligne jaune délimite sans aucun doute possible le niveau de remplissage maximum du bassin et l'inexistence sous ces latitudes de tout produit de nettoyage.

On en a d'ailleurs fait rire plus d'un tout à l'heure au marché quand on a rincé notre couteau suisse à l'eau potable après avoir sacrifié une mangue sur l'autel de nos gourmandises.

Dans le coin tout en haut, une araignée veille au grain, tant il est vrai que par ici un bon moustique est un moustique mort. A hauteur d'Indonésien, la dispersion blanche tachée prend le relais du carrelage. Au plafond, l'indéboulonnable ampoule économique nue, ce qui est ma foi normal dans une salle de bain. La poignée de la porte pend et ne sert plus à rien puisque tout le mécanisme de fermeture a disparu. Seul le loquet rouillé permet de la maintenir fermée. Cendrine note opportunément que l'embrasure n'a jamais été prévue pour une telle technicité et qu'il n'y a donc certainement jamais eu de quoi fermer vraiment cette porte... Côté douche, le bois de la porte est protégé par une tôle grise clouée, abondamment rouillée, expliquant l'aspect vermoulu du bas de la porte. Celle des filles ne s'ouvre que de l'extérieur alors que leurs interrupteurs sont badigeonnés de blanc pour l'un et franchement brun pour l'autre, le dernier, jaune, ne tenant plus en place, et ceci pas par impatience... Le porte-habits est fixé par un unique clou central ce qui oblige à suspendre des effets de poids similaire pour éviter une bascule fatale. Nous, on a de la chance, on a droit à deux clous énormes, c'est bien mieux! Tout autour, de nombreux trous gisent comment autant de victimes innocentes d'un marteau maladroit.

Mélissa applaudit les moustiques, certains sont morts de rire, d'autres morts tout court! Sur mon lit, je rêve d'un drap housse qui tienne en place et ne joue pas au torchon dans le dos à la moindre respiration. Tiens, la trousse de toilette vient de tomber, balayée par le puissant souffle de Phœbus, notre ventilateur... brosses à dent, dentifrice, mousse à raser et gel douche prennent le large...

Notre terrasse de carrelage brun (on aime bien par ici) propose deux chaises de jardin vert sapin de Noël et une table, le tout donnant sur un jardin luxuriant. Les plantes en pots sont élevées dans de vieux bidons d'huile quand ce ne sont pas carrément des fûts de pétrole sciés par la moitié. Au milieu de cette belle nature, un pneu de pelle mécanique usé scellé dans un socle de béton peint en rouge...

C'est tout soudain l'heure du souper, on se réjouit déjà de lire la carte du restaurant... je pense d'ailleurs que l'on va aller manger padang, au moins, on voit ce qu'on choisit...

Croisière dans les îles

Après notre arrivée décourageante à Labuhan Bajo, qui a peu changé mais surtout en mal depuis notre dernier passage, on s'attendait au pire en ce qui concernait notre croisière dans les îles. On n'osait trop y penser, tant on y avait rêvé ! Lois, rencontré dans un des seuls restos potables de la ville, aura été de bon conseil. On lui a dit le tour qu'on voulait, il a trouvé le capitaine, le bateau, et organisé le matériel. Comme on ne souhaitait pas se refaire toute la traversée de Flores à Bali, on a marchandé un tour de cinq jours dans les îles qui nous intéressaient, avec un programme orienté plage-pêche-snorkelling-varans-et-raies.



Le capitaine est un gars sympa, ses mousses aussi, ils adorent écouter de la musique sur l'iPod, à tel point d'ailleurs que la batterie est tout le temps à plat !

Notre bateau de croisière, tout de bois vêtu et franchement blanc, ce qui nous surprend encore, a été construit sur Sulawesi, une grande île au nord de Bali. Initialement prévu pour 25 personnes, nous sommes quatre à son bord, à nous balader d'île en île pendant cinq jours. Tout à l'avant, deux ancres rouillées, dans le plus pure style "Licorne", puis une pi-

rogue taillée dans un tronc, réplique fidèle de "l'oreille cassée". Au centre, un tapis vert (!) décore le pont et permet d'éviter qu'on se prenne pour le capitaine Haddock trébuchant sur les patins à roulettes d'Abdallah dans "l'or noir". Derrière le poste de pilotage, un gros diesel silencieux et qui démarre au quart de tour (deux qualités rares par ici) précède la mini cuisine sur la gauche et les toilettes sur la droite. Comble de luxe, le sol y est carrelé, mais oui, un trou-hublot donne sur les îles environnantes et le canard-WC est passé par là puisque le trou des toilettes turques donne directement sur de l'eau bleue... une faible ampoule éclaire nos ablutions à l'eau de mer avec rinçage à l'eau potable... on croirait un hypromat ! Et quel délice de se laver en compagnie des odeurs attachantes d'ail, d'oignons frits et de poissons grillés ! La génératrice du "Mona Lisa" pétarade gaiement, une guitare maladroitement tente quelques sonorités désaccordées, les étoiles brillent dans une nuit d'encre qui se fond dans l'huile de la mer.



Hier, début de croisière avec du snorkelling autour d'une jolie plage puis visite à mes copains varans sur l'île de Rinca. Outre les quelques spécimens qui doivent quasi loger à la guesthouse des gardiens du parc, pas l'ombre d'un reptile sur le parcours de 5 km. On aura vu beaucoup de cerfs et de buffles sauvages, des singes, mais de varans, point ! On décide donc de revenir le lendemain matin tôt. On se parque près d'une autre île où la pêche est autorisée et les filles font les commissions pour le prochain repas de



midi. Les poissons qui se laissent appâter par les morceaux de calamars n'offrent que peu de similitude de taille avec une baleine, mais il y aura quand même de quoi sucer les arêtes!

On s'endort dans un silence total... plus de motos, de camions, de klaxons, de coqs, de mosquées ou de cochons hurleurs, juste le clapotis de quelques vagues... et les ronflements inébranlables du capitaine! Nos iPod viendront à la rescousse pour masquer ces décibels inopportuns. On se lève avec le soleil, ce qui fait office de grasse matinée quand on a l'habitude de rythmer nos levers à l'appel du coq ou du muezzin, on croque notre très petit déjeuner et on rempile pour nos varans. On n'a pas fait cent mètres que le premier montre le bout de sa langue aussi jaune que fourchue. On se lance pour un tour de 15 km dans la savane de Rinca. On rencontre un second varan, on joue à cache-cache entre les herbes sèches et les reflets du soleil, tout le monde se regarde, se renifle, se jauge, on fait un bout de chemin ensemble à une distance qui sied à chacun. Et "Komodoiensis" s'enfile sous les taillis. Plus loin, on rencontre un groupe de chevaux sauvages, puis un autre, de buffles cette fois-ci, avec un petit. Quelques singes ricanent, on fait semblant de rien, et on s'en retourne sous une chaleur étouffante.



Cap sur Red Beach, sur l'île de Komodo. C'est une jolie plage au sable blanc teinté du rouge d'une variété de corail abondante ici. Les fonds marins sont sublimes : coraux de toutes couleurs, formes et grandeurs, un énorme mérou brun, deux tortues, des raies, des poissons-lunes, deux gros calamars, et des volières de poissons perroquets qu'on entend croquer le corail à belles dents.



D'île en île, accompagnés par des dauphins plongeurs, on se retrouve sur l'île de Sabolan où l'on termine notre croisière, avant de prendre notre avion pour Bali le lendemain ... s'il n'est pas annulé, comme souvent avec la compagnie Merpati !

Hautes dans le ciel, des frégates géantes se prennent pour des vautours, alors on se protège des rayons brûlants de midi, sous un épineux, sorte d'hybride entre le hérisson, le porc-épic et le rosier. On a des piquants un peu partout, mais il y fait presque frais! Dans nos bagages, on a emporté trois grandes bouteilles d'eau, quelques citrons verts et du sucre de canne, pour fabriquer nos lemon juices. Une grosse pastèque, deux ananas nains et des sachets de riz, du poisson au curry et un poulet frit complètent le repas de midi. Quelques fourmis flairent le jackpot, il ne faudra pas trop traîner! Je vais commencer par mettre nos victuailles



en hauteur... ça les occupera, d'ici qu'elles trouvent un nouveau chemin. Stratégiquement, je place les déchets un peu à l'écart, question de déjouer leur vigilante attention. Selon toute vraisemblance, elles n'ont que superficiellement capté mon subterfuge... et elles fondent une nouvelle colonie sur nos sarongs colorés. Mes femmes sont aux coquillages, j'ai donc l'exclusivité des rangements pour éviter une invasion formique imminente !



Bali

L'avion avait même de l'avance... on est bien arrivés à Bali et on s'installe chez Mandia, notre gues-thouse préférée d'Ubud, avant la mise à sac des boutiques... qui ne demandent pas mieux.

Ce matin, je suis allé au marché à une heure où les touristes ne vont pas car j'avais quelques photos à prendre d'une pile d'offrandes entassées dans le petit temple qui garde l'entrée de la caverne d'Ali Baba touristique. La lumière du matin est parfaite mais manque de bol, toutes les offrandes de la veille ont été balayées pour faire place à de nouvelles plus fraîches. Vu l'heure matinale, peu de marchands se sont encore acquittés de leur dû aux dieux du commerce... j'en serai quitte pour revenir à Bali!

L'endroit fourmille déjà de monde mais pas comme d'habitude; ça bouge de partout, en silence, chacun prépare ses étals ou prend son petit déjeuner acheté à des marchandes ambulantes: riz et légumes figurent en bonne place, il y a du poulet si la journée d'hier fut faste. Des vendeuses proposent leurs paniers de fleurs ou de pétales roses et orangés. D'autres ont confectionné de petites boîtes carrées en feuille de bananier qui recueilleront les



offrandes du jour, parfumées de baguettes d'encens. Les gens me regardent, presque amusés de voir un touriste qui s'est trompé de fuseau horaire... je suis seul au milieu d'une marée d'Indonésiens, dans moins d'une heure, les proportions seront inversées!

La dame à la cannelle rencontrée hier au coin d'un marchandage me gratifie d'un large sourire, me demande si je ne veux pas en acheter encore un kilo... je refuse, risquant de passer pour un contrebandier en épi-

ces à mon arrivée à Cointtrin. Je lui achète quand même quelques mottes de sucre de palme (pas du sucre en poudre... toujours ces douaniers...), celui qu'on casse au marteau et au tournevis tant il est dur mais qui va si bien dans les curries faits maison...

A l'étage du bas repéré hier pour sa crasse et la noirceur épaisse de ses tables, ce sont les bouchers et les poissonniers qui ont pris leurs quartiers... Les beaux morceaux sont déjà vendus aux grands hôtels car il ne reste plus ici que quelques bons gros lambeaux de graisse jaunie ainsi que les entrailles empaalées sur des crochets brillants et acérés.

Quelques chiens pelés retroussent leurs babines, prétendants à la même poubelle. Un détour s'impose, je ne me sens pas la fibre Weber-Bardot ce matin... Les gâteaux aux vermicelles multicolores, muffins rose pink, cookies vert fluo et blocs de gélatine aussi rayés qu'un dentifrice attendent leur tour d'être croqués. Les premiers bus climatisés arrivent, les dollars débarquent, c'est le moment de s'éclipser.



La porte

Cette année, on aura certainement subi un traumatisme au niveau des portes... entre celles qui ne ferment pas ou qu'on ne peut plus ouvrir, celles dont la poignée penche quand elle ne vous reste pas simplement dans les mains, celles qui coincent et celles qui grincent, réparées à la crème solaire, celles décorées de tôle rouillée ou simplement vermoulues, il y avait de quoi être ébranlé... Ce n'est donc certainement qu'une compensation reptilienne à toutes ces frustrations... mais on a décidé de s'offrir une porte! Non que les nôtres à la maison ne nous conviennent pas, bien au contraire, mais vous savez, des fois, à force de refouler, il faut que ça sorte! Notez que dans le domaine, on aurait tout aussi bien pu s'offrir un couvercle de toilettes ou une chasse d'eau, mais ça sera pour une prochaine année...

Notre porte donc, ce n'est pas n'importe quelle porte, vous pensez bien, tellement qu'en fait il s'agit d'un lit... d'un vieux baldaquin balinais sculpté pour être précis, avec encore quelques traces de peinture et nettement plus de toiles d'araignées et de poussière, on adore quoi! On ne sait pas trop où on va la mettre chez nous par contre, mais n'ajoutons pas à notre trouble!



Singapour

Notre arrivée à l'aéroport Changi de Singapour aura été un tantinet mouvementée... Pas un problème de porte contrairement à ce qu'on pourrait croire - pour celles et ceux qui suivent - mais un peu à l'image du dessin animé "Bernard et Bianca" dans lequel les deux souris prennent l'avion, un vieil albatros nommé Wilbur qui a bien de la peine à atterrir... Nous, le pilote s'est simplement trompé de piste à la fin de l'atterrissage... au lieu d'aller à gauche, il a pris à droite, à moins que la tour de contrôle ne l'ait mal aiguillé... Du coup, il plante sur les freins (ça freine vachement bien un avion...), amorce un tourner sur piste spectaculaire pour se relancer dans le droit chemin... Cette fois-ci, tout le monde est resté bien sagement attaché jusqu'à l'arrêt de l'engin, sans se faire prier...!



C'est donc Singapour qui accueille nos traumatismes hygiéniques... et là, c'est le choc inverse... tout est propre, trop propre, bien plus propre que chez nous que c'en est insupportable. Plus clean que la Suisse, c'est certain, ils cherchent l'incident diplomatique! Je vais tout dire à Micheline moi! Il y a d'abord eu l'aéroport, silencieux, aéré, brillant, mais il y en a d'autres comme ça, Hong Kong, Bahrein... il n'y a qu'à Zurich que c'est tout le temps en travaux! Genève, c'est pas tellement mieux,

mais c'est tellement moins pire qu'Amman, palme toutes catégories en inconfort.

Là, ça a continué dans le métro, pas un graffiti, pas un chewing gum par terre (500 dollars Singapour d'amende), des portes qui s'ouvrent en silence accompagnées d'une voix suave précisant que les portes s'ouvrent...! Puis une petite mélodie pour annoncer leur fermeture imminente, pas comme la corne de brume ou l'alarme biologique servie dans le métro parisien avant guillotinage! Les rames démarrent doucement, pas besoin de s'agripper comme un malade pour éviter une commotion au départ ni de s'encorder à l'arrivée par crainte de se retrouver tous dans le wagon de tête...

Ce matin, cap sur Chinatown. Re-choc, c'est le premier Chinatown propre que je croise après ceux de New York, Paris, Londres et Hong Kong. Les maisons sont toutes rénovées, trop bien peintes, pas de coulures ou de coups de pinceau à la motricité fine défaillante, pas de couche qui s'écaille, de mur qui décrépite. Du coup, même les temples perdent de leur charme millénaire. Pas de poussière, pas de suie des années d'encens, on en ramasse même les cendres, bientôt ce sera au tour des volutes de fumée!



On part chercher le frais d'une boisson dans un hawker center, sorte de supermarché de restaurants. On peut y déguster du porridge de poulet, d'innombrables curries, des soupes, du canard, des jus de fruits frais, ananas, mangues, papayes, melons, limes, canne à sucre, dragon fruit... Cha-



que estaminet exhibe avec plus ou moins de fierté la note obtenue lors du test de propreté officiel de la ville. A pour excellent, B pour bon...

Un petit détour par les toilettes publiques high tech, les pissoirs miniatures sont équipés de diodes comme dans nos parkings... vert si c'est libre, rouge si c'est occupé, des fois qu'on risquerait d'être deux devant la même cuvette sans s'en apercevoir !!!

Plus loin, on arpente les antiquaires, les climatisations combattent les 38 degrés comme elles peuvent et on croise, je vous le donne en mille, un vendeur de marrons chauds que l'on cuit dans une mixture qui ressemble à s'y méprendre à des pépites de goudron frais. On n'y résiste pas, nos premiers marrons chauds de l'hiver... On nous apprend le truc pour les ouvrir sans peine, nous qui mettons nos doigts en péril à essayer de les fendre au petit couteau!

Pour le souper, ce sera Little India, un quartier exclusivement habité d'Indiens. Tellement qu'on a le sentiment de changer de pays, tant les sons, les odeurs, les gens et les magasins sont différents. Les rues sont bondées, on pense à une manif. Il n'y a que des hommes, pas un sari à l'horizon, mes trois femmes se sentent bien seules... On se demande bien où sont passées les Indiennes... Notez, c'est peut-être mieux ainsi, sinon on aurait été deux fois plus nombreux et on n'aurait pas pu caser tout le monde. C'est comme ça paraît-il chaque dimanche soir; les hommes se retrouvent pour causer ici, et on vient de loin comme en témoignent les nombreux bus qui arrivent encore.



La ville se prépare pour demain, jour de la fête nationale et de notre retour, nous sommes très touchés de tous ces préparatifs festifs, on nous organise même un feu d'artifices princier !...



Flores 2005
Les mails illustrés.
François et ses nanas